

ASSOCIÉS CONTRE LE CRIME

un film de Pascal Thomas
d'après Agatha Christie, «The case of the missing lady» in «Partners in crime»



Avec
Catherine Frot, André Dussollier

Durée: 104 minutes

Sortie : le 22 août 2012

Téléchargez des photos:
www.frenetic.ch/espace-pro/details//++/id/866

RELATIONS PRESSE

Eric Bouzigon
prochaine ag
Tél. 079 320 63 82
eric.mail@bluewin.ch

DISTRIBUTION

FRENETIC FILMS AG
Bachstrasse 9 • 8038 Zürich

Tél. 044 488 44 00 • Fax 044 488 44 11

SYNOPSIS

Prudence et Béliaire Beresford ont décidé de prendre un repos bien mérité.

Mais une richissime héritière russe disparaît, et Prudence ne résiste pas à l'appel du danger... Béliaire est bien obligé de suivre sa turbulente épouse. L'enquête va les conduire sur les traces d'un mystérieux savant qui détient le secret de l'éternelle jeunesse... Troisième volet des aventures du célèbre couple Beresford créé par Agatha Christie, cette nouvelle aventure réalisée par Pascal Thomas, interprétée par Catherine Frot et André Dussollier, mêle tous les ingrédients de la comédie policière, de «la fantaisie policière», avec ses incursions surprises dans la loufoquerie.



Liste Artistique

Prudence Beresford
Belisaire Beresford
Marie Van Dinh
Docteur Niolas Roscoff
Docteur Matarazzi
Docteur Jünger
Le général
Le médecin de famille

Marie-Christine
Rudi
Le Père de Prudence
Albane l'éditrice
L'animateur TV
Georges

Catherine FROT
André DUSSOLLIER
Linh-Dan PHAM
Nicolas MARIE
Agathe DE LA BOULAYE
Eric NAGGAR
Bernard VERLEY
Hervé PIERRE
(sociétaire de la Comédie française)
Sarah BIASINI
François BETTENS
Julos BEAUCARNE
Caroline PIGOZZI
Jean-Jacques LEFRERE
Georges CHAPPUIS

Liste Technique

Réalisateur
Scénario, Adaption et Dialogues

Pascal Thomas
Clémence de Biéville
Pascal Thomas
Nathalie Lafaurie
*D'après Agatha Christie,
«The case of the missing lady»
In «Partners in crime»*

Musique originale
Directeur de la Photographie
Son
Assistant Mise en Scène
Scripte
Décors
Costumes
Maquillage

Reinhardt Wagner
Renan Pollès
Pierre Lenoir
Hubert Engammare
Josiane Morand
Katia Wyszkop
Catherine Bouchard
Chantal Léothier
Magali Ohlmann
Charlotte Arguillère
Catherine Dubeau
Mélanie Mourey
Reine Wekstein

Coiffure
Montage
Montage son

Une coproduction LES FILMS FRANÇAIS - STUDIOCANAL - STUDIO 37 - FRANCE 2 CINÉMA - RHÔNE-ALPES CINÉMA

avec la participation de
CANAL + FRANCE 2 CINE + LA RÉGION RHÔNE-ALPES LE CENTRE NATIONAL DE LA
CINÉMATOGRAPHIE ET DE L'IMAGE ANIMÉE

PASCAL THOMAS OU L'EXCENTRICITÉ TRANQUILLE...

Agatha Christie écrit je ne sais plus où, à propos d'un de ses divins meurtres, que les rois et les clochards sont les seuls véritables excentriques, car personne, au dessus d'eux, ne peut les forcer à respecter les usages.

Agatha aurait adoré Pascal Thomas. Il y a chez l'une comme chez l'autre une excentricité tranquille, et la tentation naturelle de violer les lois. Dès ses premiers livres, la romancière lutte pour tenir en respect son extravagance. Elle finit par craquer en inventant Poirot, le plus original, le plus évidemment timbré des détectives imaginaires. Et quand arrive l'âge où toute contrainte devient insupportable, elle se jette dans les aventures de Prudence et Bélisaire Beresford, qui sont aux héros ordinaires de la fiction ce que le kilt est au costume de ville.

Bien sûr, ce sont ces romans-là les préférés de Pascal. L'intrigue y avance à coups de coq-à-l'âne, s'entortille autour des pulsions de ses personnages. La liberté étant une garantie d'avenir, on se demande si ces romans-là ne sont pas les plus modernes. Les plus fantasques, les plus indépendants – et, ce qui est essentiels, les plus imprévisibles. Ils n'obéissent en effet qu'à la logique de l'art, du rêve, de la folie. Quand Lubitsch, à peu près à l'époque où Agatha faisait vivre Prudence et Bélisaire, tourne ou croit tourner un véritable policier, HAUTE PÈGRE, il parle en réalité de Venise, de jolies femmes, de barbons et d'un bandit mélancolique, inspirant à Truffaut l'idée que l'art suprême consiste à trouver la manière la plus sûre de ne pas traiter son sujet. Ce qui compte, c'est le couple avec ses hauts et ses bas pour former des comédies rebondissantes et des polars assez satisfaisants. Le vrai crime n'est pas celui qu'ourdissent des méchants jamais las, mais le scandale que constitue l'amour qui dure et que ranime l'humour fantasque considéré comme un pain quotidien.

Ces films excentriques célèbrent une image fine des couples que s'obstinent à former les humains, et cette complicité dans le crime qu'est toujours le fait de vieillir à deux, tempéré par le rire et par l'esprit d'enfance. Dans le genre, peu de mariages atteignent en dinguerie sage celui qui unit Françoise Rosay et Michel Simon dans DRÔLE DE DRAME de Carné-Prévert. Au fond nous importent peu les vrais coupables. Ce que nous ne sommes jamais fatigués de découvrir, c'est le ressort secret de l'amour inusable, qui fait que deux êtres recrus d'épreuves communes, mais intérieurement riches vont renoncer chacun à une part de lui-même au bénéfice de l'autre, et ce tout en renâclant, car nos défauts sont le bois dont on fait les narrateurs, et le piment de nos existences.

Ce qui fait la rareté de Pascal Thomas, c'est qu'il est le seul cinéaste français aujourd'hui, à travailler sur une ligne de fantaisie qui ne se refuse aucune liberté (mélange des genres, scènes farfelues...) et à s'attacher à inclure ses fougades dans une espèce de leçon de vie.

« LE BONHEUR DANS LE CRIME » ENTRETIEN AVEC PASCAL THOMAS

Voici, Pascal Thomas, le troisième volet des aventures du couple Beresford, après MON PETIT DOIGT M'A DIT... et LE CRIME EST NOTRE AFFAIRE. Quelle en est la source ?

Lorsque je m'étais attaqué à MON PETIT DOIGT M'A DIT... j'avais dû expliquer alors, que plus qu'un film policier, je cherchais à signer un film d'atmosphère, à raconter une histoire complexe à dimension fantasmagique, avec des personnages parfois très noirs derrière une apparence paisible. Les deux premiers volets des aventures de Prudence et Bélisaire Beresford avaient eu du succès. J'ai relu les nouvelles qu'Agatha Christie a consacrées aux Beresford, en cherchant si l'une d'entre elles nous permettait de renouer avec ces personnages tout en nous offrant la liberté de nous renouveler. «L'Affaire de la femme disparue» était un bon point de départ pour cela. C'est une nouvelle qui appartient au cycle des Beresford où Agatha Christie s'est amusée à parodier la manière de différents auteurs policiers Conan Doyle, Chesterton, etc. Mais il ne s'agit pas seulement de pastiche. Il y a chez les auteurs abondants comme Simenon, Kipling, Agatha Christie, dont le fonds est si riche, des parties de l'œuvre très différentes de ce qui caractérise l'essentiel de leur production. Chez Simenon, ce sont les allègres récits du «Petit Docteur», bien loin de l'atmosphère «simenonienne». Chez Kipling, ce sont ses fameux «récits» fantastiques qui ont ébloui Borgès ; chez Agatha Christie, c'est tout un ensemble de nouvelles absolument loufoques, «barrées» comme on dit maintenant où le grotesque se mêle au fantastique, à la comédie sentimentale, au gothique, au suspense, aux scènes d'effroi. Et c'est ce mélange des genres qui nous a retenu pour composer cette fable, cette fantaisie policière qu'est ASSOCIÉS CONTRE LE CRIME..., où tout est permis, à condition de ne jamais abandonner notre gaieté.

Vous savez que le mélange des genres est très dangereux en France où la règle des trois unités semble perdurer dans l'esprit critique.

Je sais les anglos-saxons n'ont pas ce problème. Mais on peut toujours se faire des illusions. De toutes façons, depuis le temps, je me suis fait une raison. Quoique je fasse, je n'ai jamais été dans la «doxa». Je ne suis même pas dans «les marges». Claude Chabrol l'avait bien vu du temps de mes premiers films : «Toi, tu t'amuses trop, tu seras toujours au-delà des marges... sur les bords. Et on te dira toujours sur un ton professoral qu'il faut arrêter ce manque de sérieux, que tu exagères !»

Cette fois, pour le dernier volet des aventures des Beresford, il vous a semblé logique étant donné l'amusement suscité par le couple Frof/Dussollier, d'axer ouvertement le film sur votre couple d'enquêteurs plus que sur l'affaire de la disparition de la riche héritière. La disparition de cette femme est en quelque sorte un Mac Guffin hitchcockien, un prétexte pour raconter autre chose...

L'intrigue policière est toujours là, nous l'avons même développée. Elle conduit les Beresford dans une clinique de chirurgie esthétique. Il y a l'œuf d'Ambroise aux pouvoirs surnaturels qui constitue la ligne de force du film, son fil directeur. Les pouvoirs de cet œuf sont mentionnés à travers une citation d'un savant alchimiste et mathématicien ayant vécu au douzième siècle à Séville, écrite sur un carton au début de l'histoire, comme dans les films d'aventures des années cinquante de la Warner ou de la Fox... Toutefois, et vous le dites avec justesse, ce qui nous a intéressé au premier chef est le rapport singulier qu'entretiennent Prudence et Bélisaire, leur façon d'être ensemble. Le film est conçu comme une nouvelle exploration de leurs relations, une suite à cette vie de couple pour laquelle nous avons imaginé des à côtés

qui devraient amuser. ASSOCIÉS CONTRE LE CRIME... est d'abord l'histoire de ce duo fantaisiste, Prudence incarnant ce dilettantisme dont j'avais fait l'éloge avec Catherine Frot en 1999 dans LA DILETTANTE. «Une journée où on n'a pas ri est une journée perdue» dit-elle, citant Chamfort. Elle a besoin d'aventures. Bélisaire, lui, préférerait le calme de sa bibliothèque et de ses cours de peinture mais il accepte de suivre cette épouse un peu fofolle qui se voit confier une agence de détectives... Borges disait que les romans sont toujours trop longs, que l'on pourrait les réduire à trois pages... C'est un peu leur état d'esprit à l'égard de l'enquête, qu'ils abandonnent deux fois en cours de route ce qui n'est pas courant dans un film policier ! Ils ont envie de s'évader, de voyager, de profiter de la vie, de s'amuser. C'est leur philosophie, qui, cela n'étonnera personne, est proche de la mienne, de la nôtre.

Comment vous êtes-vous affranchi de la volonté des héritiers d'Agatha Christie, que l'on dit très vigilants sur la fidélité des adaptations cinématographiques ?

Rosalind, la fille d'Agatha Christie a longtemps exigé comme sa mère, que les films respectent l'époque décrite dans les romans, mais elle avait accepté que dans notre version française, je puisse transposer de nos jours les aventures des Beresford. Elle n'a jamais vu nos adaptations, puisqu'elle a disparu pendant que je préparais le premier film, MON PETIT DOIGT M'A DIT..., mais le projet l'amusait et nous nous étions découvert les mêmes goûts pour certains romans et nouvelles de sa mère. Son fils Matthew Pritchard a pris le relais et j'ai pu prendre toutes les libertés que la transposition exigeait, jusqu'à changer les goûts et les comportements des Beresford. Curieusement les spectateurs britanniques semblent avoir pris, eux aussi, beaucoup de plaisir à voir ces personnages qu'ils croyaient connaître par cœur devenir d'aussi bon vivants, préférant le whisky à toute heure, au five o'clock tea, à heure dite... J'ai assisté en Écosse, au cours d'un Festival, à une projection du CRIME EST NOTRE AFFAIRE, et j'ai pu constater que la scène où, tel Marilyn Monroe dans SEPT ANS DE RÉFLEXION, André Dussollier voit son kilt soulevé par le souffle d'une plaque d'aération, déclenchait des vagues de rires.

Prudence reste un rien puritaine : elle veut se faire refaire les seins... à condition de ne pas montrer sa poitrine. Elle est prude ?

Non, elle est chaste, comme l'actrice qui l'interprète. Ou comme moi. Comme nous. Nous pensons que le sexe de la femme comme celui de l'homme sont très bien là où ils sont, sous la jupe, le kilt ou le pantalon, sous les draps, les culottes ou les caleçons et je ne vois pas la nécessité de les déployer sur les écrans. Prudence, n'est pas exhibitionniste pour un sou, même si la mémoire lui revient quand on lui donne la fessée (habillée)... par ailleurs nos Beresford ont depuis le premier film, des rapports charnels affirmés... mais affirmés en litote, hors-champ !

Dans ASSOCIÉS CONTRE LE CRIME..., c'est un clin d'œil à Cary Grant que s'offre André Dussollier...

La clinique de chirurgie esthétique réveille en lui le rêve d'avoir la fossette de Cary Grant, fossette qu'adorent Clémence de Biéville et Nathalie Lafaurie ! On a bien failli ne pas pouvoir intégrer la photo de l'acteur américain dans le film, à cause des droits à l'image. Heureusement sa veuve s'est amusée à l'extrait que nous lui avons montré, sa seule exigence a été de nous demander une copie du film quand celui-ci serait terminé...

Dans LE CRIME EST NOTRE AFFAIRE, un clin d'œil à Georges Méliès apportait un zeste de fantastique. Ce goût du paranormal est cette fois clairement affiché...

Je l'ai toujours eu. Il y avait des rêves dans PLEURE PAS LA BOUCHE PLEINE, et dans CELLES QU'ON N'A PAS EUES où je racontais plusieurs histoires. Une de ces histoires mettait en scène un thanatopracteur qui se rendait chez une belle femme décédée. Lorsqu'il enfonçait sa seringue dans le cadavre, la morte se réveillait et n'avait de cesse de faire l'amour avec lui. J'ai eu des projets de films fantastiques ou de science-fiction qui n'ont pas connu de suite. Avec Philippe Dionnet, nous avons même tenté d'intéresser Canal Plus, au temps de Pierre Lescure, à des adaptations de Léo Perutz, Théodore Sturgeon, Maeterlinck, Henri de Régner, Marcel Aymé, et Agatha Christie qui a écrit des nouvelles effrayantes. Cette fois, je joue sur une transformation surprise dont nous ne dirons rien. J'espère que les critiques n'en diront pas trop non plus, avant la sortie du film.

Prudence a une crise de mélancolie. Une façon de vous adjuer le personnage, car si le dilettantisme est votre affaire, le goût du passé est le fil d'Ariane de tous vos films !

Ce n'est pas faux ! Ma filmographie pourrait s'intituler «Un monde perdu». Mes films s'attachent à fuir la grisaille du quotidien et l'horreur absolue de notre époque. J'y privilégie volontairement et sans aucun complexe, une certaine nostalgie des mœurs anciennes dans les relations humaines, autant que mes héros à contre courant des modes et des comportements établis. Agatha Christie est un bon prétexte pour fuir le monde contemporain. ASSOCIÉS CONTRE LE CRIME... est même le film des délits de fuite déclarés, pourrait-on dire, puisque les héros vont jusqu'à fuir l'enquête elle-même, par deux fois, pour la reprendre bien sûr. Mais se consacrer à elle seule, pendant une heure quarante m'aurait semblé une entreprise trop sérieuse. J'aime les détours, la navigation à l'estime. Dans la vie comme sur un tournage, je suis comme le bouchon du peintre Auguste Renoir qui épouse les mouvements du courant de la rivière qui le porte. Je trouve de nombreuses vertus à tout ce qui est léger, frivole, désinvolte, tout ce qui est considéré comme superficiel, futile et gracieux ! Depuis que je fais du cinéma, il me semble que ma préoccupation n'a jamais été autre chose que d'essayer d'éviter l'ennui. Je veux divertir (en tous cas j'essaie). Quand les spectateurs s'amusent, regardent le film avec un sourire constant cela me suffit. Il m'est arrivé de signer des films plus graves mais pas question, pour moi bien sûr, d'en profiter pour lancer des messages. Cet état d'esprit me conduit à détourner certaines scènes ou plutôt à m'en détourner : lorsque, je dois filmer ce qui est décrit sur le papier comme une violente bagarre, mon caractère prend le dessus, et je filme plutôt une parodie de cette bagarre. Dans LE GRAND APPARTEMENT, il devait y avoir une altercation violente entre Matthieu Amalric et un huissier, interprété par notre fidèle Hervé Pierre : elle a été remplacée par une valse, ce qui n'a rien d'un corps à corps violent. Et dans ASSOCIÉS CONTRE LE CRIME... je pouvais bien sûr faire le malin et imaginer des méchants vraiment terrifiants. J'ai préféré en faire des foireux, des «Pieds nickelés», c'est plus drôle.

Improvisiez-vous souvent ?

Je dirai plutôt : j'invente au dernier moment. Deux jours avant le tournage de la scène où Bélisaire suit un cours de peinture, ma fille Victoria, nous rejoint, accompagnée par un ami auquel je trouve une ressemblance étonnante avec Gustave Courbet. Aussitôt j'ai fait des recherches et j'ai demandé au garçon de rester avec nous, pour pouvoir jouer le rôle du professeur de peinture, que nous avons habillé comme le peintre, dans le fameux tableau : «Bonjour Monsieur Courbet». Il a bien sûr été salué de ce nom par ses élèves et nous avons terminé la scène par un gros plan de son visage qui reproduit le fameux autoportrait. Ces détails ne servent à rien dramatiquement mais font partie, justement, de ces navigations à

l'estime qui disent notre plaisir de filmer. De même que l'échange en alexandrins, faisant rimer Rocamadour et le Fleuve Amour, entre Prudence et Bélisaire, concernant les rêves de voyages du couple, (Prudence n'imaginant que des destinations lointaines et Bélisaire, plus «plan-plan», ne concevant pas, lui de sortir de l'hexagone), montre notre plaisir du dialogue, un dialogue que l'on veut soutenu et châtié, ne reculant pas devant l'aphorisme mais se refusant au bon mot.

Vous vous refusez à faire de la critique sociale, mais n'y a t-il pas dans le film un zeste de satire de la bourgeoisie, des adeptes de la chirurgie esthétique ?

Satire est un mot trop fort pour moi. Disons qu'il y a de la moquerie. On est dans l'ironie, l'ironie dénonce de façon plaisante l'absurdité du monde et des comportements humains. C'est le ton de Labiche. Prudence et Bélisaire ont su conserver cette distance ironique, ce désir à la Oscar Wilde de ne pas peser sur les autres. Je n'ai pas plus envie de me prendre au sérieux que de m'appesantir sur des angoisses existentielles. Une des choses que j'apprécie chez Agatha Christie, c'est la cohabitation de sa noirceur et de son humour. La représentation du mystère, de l'étrange, des forces obscures, s'accorde avec le frivole.

Vous êtes fidèle à vos collaborateurs, vos acteurs d'abord Catherine Frot et André Dussollier.

Cela va s'en dire. Mais, c'est encore mieux en le disant et bien mieux en les regardant. Parfaitement complémentaires, fins, subtils, amusants. L'outrance n'est pas leur fort.

Le directeur de la photographie Renan Pollès...

Il sait créer des atmosphères par un travail subtil entre les ombres et les basses lumières. C'est un artisan, il travaille à l'ancienne. Il a le niveau des grands de jadis, les Henri Alekan, Stanley Cortez... et qualité inappréciable aujourd'hui, tous les trucages sont optiques et faits en direct, sur le plateau. On ne passe pas par le «morbide» et «mortifère» numérique, qui désincarne toute rêverie.

Le compositeur Reinhardt Wagner...

J'apprécie l'intelligence avec laquelle sa musique épouse le film, les états d'âme des personnages, par allusions, sans pléonasmе. J'aime sa retenue, d'ailleurs de façon générale j'aime la retenue en art. C'est un mélodiste délicat, subtil, élégant.

Fidèle aussi à vos scénaristes... Clémence de Biéville...

Ce film lui doit encore beaucoup. Comme dans les précédents, elle a été très inventive et très brillante. C'est un écrivain de très grande qualité qui pour les scénarios possède ces qualités rares : un grand sens de la drôlerie, de la surprise, de l'inattendu. Un style très concis. Il n'y a pas de graisse dans ses dialogues ni dans ses scènes qui sont toujours à leur juste durée, dans un ensemble parfaitement construit.

Et fidèle aussi à votre productrice et collaboratrice Nathalie Lafaurie.

Elle possède les qualités suprêmes pour ce rôle très difficile, travailler à toutes les étapes du film, avec le «zozo» que je continue à être malgré moi, qui ne peut s'empêcher de suivre sa fantaisie jusqu'au dernier moment sur le plateau.

Vous accordez un soin particulier aux objets, meubles, costumes...

J'adore aller dénicher des accessoires dans les salles de ventes, par exemple le fer à repasser à étui écossais de Bélisaire, ou les revolvers à canons multiples des pieds nickelés. Les costumes quand ils ne sont pas taillés chez Cifonelli, proviennent de ventes aux enchères où

nous avons, Catherine Bouchard, la costumière et moi, récupéré de somptueuses robes haute couture, provenant de chez Balmain, Dior, Yves Saint Laurent, Oscar de la Renta... Le cinéma est une des formes du bonheur. Dans ce type de comédie policière, on se doit de proposer l'abondance pour le plaisir des yeux et des sens. Vous connaissez cette réplique de Laclos que sa femme devait venir retrouver en garnison mais qui ressentait une appréhension parce qu'elle avait grossi : «Ne changez rien, ma chère amie, venez comme vous êtes : plus il y en a de toi, plus je t'aime !». Ici, c'est pareil.

De même que les décors...

La clinique est fabriquée à partir de plusieurs lieux, plusieurs châteaux dont les parties s'imbriquent pour former cette construction de cinéma. Une petite astuce permet même aux Beresford de revenir sur les lieux du crime. D'un ancien crime appartenant à une autre histoire. Agatha Christie dans chacun de ses romans imagine une maison extraordinaire. Nous faisons de même. Dans chacun des «Agatha Christie» qui ont précédé celui-là, Katia Wyzkop a pu elle aussi déployer tous ses talents de décoratrice et même d'architecte. Au départ, la magnifique propriété des bords du lac du Bourget était prévue pour servir de cadre au crime mais on s'était aperçu qu'elle n'était pas appropriée. On en a fait la demeure des Beresford. Ils étaient les héros, pourquoi n'auraient-ils pas la plus belle maison du film ? Les héros c'est comme ça, on n'a pas à leur chicaner quoi que ce soit. Il faut accepter qu'il leur arrive des choses extraordinaires ! N'est-ce pas la leçon d'Homère et du romanesque. Homère dont Agatha Christie est si proche. Ses crimes n'ont-ils pas la même singularité que ceux qui sont perpétrés dans l'Odyssée ? De même, lorsque Bélisaire raconte qu'il a réussi à s'évader dans des conditions inouïes, comme Houdini, on n'a pas à savoir comment il y est parvenu. Il a réussi puisqu'il est le héros, un point c'est tout : «Je regagnais le rivage à la nage». Et dans la suite de l'histoire, les adversaires peuvent se dégonfler, au sens propre du terme et le spectateur est prêt à accepter bien d'autres merveilles, comme les vertus transformatrices de cet œuf d'Ambroise ou voir passer l'Homme Invisible. S'il avait à pêcher dans les eaux du lac, notre héros Bélisaire ramènerait une sirène dans son filet : ce qui lui créerait certainement des complications, car n'en a-t-il pas déjà une au château, qui lui chante tous les matins, son air favori, L'air de Nadir dans Les pêcheurs de perles ?!

Votre amour des mots, des répliques, constitue l'un des bonheurs du film. Avec ce goût délicieux de glisser malicieusement d'une image à une phrase qui l'illustre, de façon décalée. Ou inversement. Dans MON PETIT DOIGT M'A DIT..., on voit André Dussollier repasser ses chemises. Catherine Frot, nue sous les draps, après l'amour visiblement, le regarde énamourée et soupire d'aise : «Je suis une femme comblée ! Tu le fais trop bien ! Pour ça tu es le meilleur !». Il se rengorge de fierté : «Prudence, tu me gênes !». Il se trémousse au-dessus de sa chemise et elle rajoute : «Je t'assure, personne n'a jamais aussi bien repassé les chemises que toi !» Tête dépitée de Bélisaire ! Dans ASSOCIÉS CONTRE LE CRIME..., vous passez d'une scène où Prudence reproche à Bélisaire de s'être un peu trop mis en valeur dans ses Mémoires, à son détriment, à un plan où le couple est au lit et où Bélisaire tire la couverture à lui...

J'aime bien les métaphores explicites !